

David Herbert Lawrence

Poèmes

traduits par Lorand Gaspar
avec la collaboration de Sarah Clair

FIGUES

La manière correcte de manger une figue en société,
Est de la fendre en quatre, la tenant par la tige,
Et de l'ouvrir pour en faire une fleur de miel, rosée, humide,
éclatante à quatre lourds pétales.

Puis vous jetez la peau
Qui est comme un calice à quatre sépales,
Après avoir cueilli avec vos lèvres la fleur.

Mais la manière vulgaire
C'est de placer votre bouche sur la fente, et d'aspirer la chair,
d'une seule bouchée.

Chaque fruit a son secret.

La figue est un fruit très dissimulé.
Lorsque vous le voyez pousser tout droit, vous sentez tout de
suite que c'est symbolique :
Et il semble mâle.
Mais lorsque vous apprenez à mieux le connaître, vous admettez
avec les Romains qu'il est féminin.

Les Italiens appellent vulgairement figue l'organe femelle :
La fissure, le yoni,
Le merveilleux chemin humide qui conduit au centre.

Invaginée,
Infléchie,
Floraison toute vers l'intérieur et veinée de fibres matricielles,
Et un seul orifice.

La figue, le fer à cheval, la fleur de courge.

Symboles.

Ce fut une fleur qui fleurissait toute à l'intérieur vers la matrice;
Maintenant c'est un fruit telle une matrice mûre.

Ce fut toujours un secret.

C'est ainsi que cela devrait être, la femelle devrait toujours
rester secrète.

Il n'y a jamais rien eu de proéminent, de déployé sur une branche
Comme chez d'autres fleurs dans une révélation de pétales;
Le rose-argenté des fleurs de pécher, la verrerie vénitienne des
fleurs de néfliers et de sorbiers,

Coupes de vin peu profondes sur de courtes tiges turgescentes,
Franche promesse du paradis :

Voici pour l'épine en fleurs ! Voici pour la Révélation !

La vaillante, l'aventureuse rosacée.

Repliée sur elle-même, secret indicible,

La sève laiteuse qui caille le lait et fabrique la *ricotta*,

La sève qui sent si étrangement sur vos doigts que même les
chèvres ne l'aiment pas;

Repliée sur elle-même, cachée comme une femme musulmane,

Sa nudité cloîtrée, sa floraison à jamais invisible,

Seulement un petit chemin d'accès, tous rideaux tirés devant
la lumière;

Figue, fruit du mystère femelle, cachée et intime,

Fruit de la Méditerranée avec ta nudité cachée,

Où tout se passe dans l'invisible, floraison et fécondation et
maturation

Dans l'intimité de votre *vous*, qu'aucun œil ne verra jamais

Avant que tout soit achevé, et que trop mûre, vous éclatiez
en rendant l'âme.

Jusqu'à ce que la goutte de maturité ne sourde,

Et que l'année prenne fin.

Alors, la figue a gardé assez longtemps son secret.
Aussi elle explose et vous apercevez dans la faille, l'écarlate.
Et la figue est finie, l'année a pris fin.

C'est ainsi que meurt la figue, montrant son cramoyi à travers
une fente écarlate.

Telle une blessure, l'exposition de son secret au grand jour.
Comme une prostituée, la figue éclatée donne en spectacle son
secret.

C'est ainsi que meurent aussi les femmes.

L'année est tombée, trop mûre,
L'année de nos femmes.
L'année de nos femmes est tombée, trop mûre.
Le secret est mis à nu.
Bientôt ce sera la pourriture.
L'année de nos femmes est tombée, trop mûre.

Quand Ève connut jadis *dans son esprit* qu'elle était nue
Vite elle cousit des feuilles de figuier et fit de même pour
l'homme.

Elle avait toujours été nue auparavant
Mais jusqu'à la pomme du savoir, elle ne s'en souciait pas.

Elle s'en rendit compte soudain, et vite elle cousit des feuilles
de figues

Et depuis lors les femmes n'ont cessé de coudre.
Mais maintenant elles brodent, non pour cacher, mais pour
ornier la figue éclatée.

Plus que jamais, elles sont conscientes de leur nudité.
Et elles ne nous la laisseront pas oublier.

Maintenant, le secret
Devient une affirmation à travers les lèvres écarlates et humides,
Un éclat de rire devant l'indignation du Seigneur.

*Alors quoi, Seigneur! Crie la femme,
Nous avons gardé notre secret assez longtemps.
Nous sommes une figue mûre.
Nous voulons éclater en affirmation.*
Elles oublient que les figues mûres ne se gardent pas.
Les figues mûres ne se gardent pas.

Figues blanc-miel du Nord, figues noires aux entrailles écarlates
du Sud.
Les figues mûres ne se gardent pas, ne se gardent sous aucun
climat.
Alors que faire lorsque toutes les femmes du monde auront
éclaté en s'affirmant?
Et que les figues éclatées ne se garderont pas?

SAINT JEAN

Jean, ô Jean,
Honorable oiseau,
Aigle scrutateur du soleil.

Regardant de très haut
Même le Calvaire et la Résurrection
Pour ne point parler de la prostitution de Babylone.

Au-dessus de la douce splendeur de la colombe
Fut suspendue depuis toujours, le savions-nous seulement,
l'ombre omnisciente
Du grand aigle rayé d'or de Jean.

Jean savait toute l'affaire.
Même l'extrême commencement.

« Au commencement était la Parole
Et la Parole était Dieu
Et la Parole était avec Dieu. »

Ayant été à l'école
Jean savait toute l'affaire.
Quant à l'innocent Jésus
Il était, pas de doute, un phénomène de la nature.

Ô cet aigle faisant planer l'esprit d'un évangéliste
Dévisageant la création avec assurance
Et la remettant à sa place
Comme un aigle fixant d'en haut le soleil!

Le Logos! le Logos!

« Au commencement était la Parole. »

N'existe-t-il pas un grand esprit pré-ordonnant?

Une intelligence suprême n'a-t-elle pas engendré idéalement
l'Univers!

Chaque âme n'est-elle pas une pensée vive dans le grand courant
de la conscience de Dieu?

Mettez du sel sur la queue
de l'oiseau rusé de Jean.

Intelligence fière, Esprit planant haut

Tel un aigle roi, oiseau du Très Haut, balayant la voûte du ciel

Et lançant les cycles de la création

De ses deux ailes comme d'une paire de compas;

La pâle et chatoyante colombe de Jésus, roucoulant sur les
branches les plus basses

De la souffrance.

Au commencement était la Parole, bien sûr.

Et la parole fut le premier rejeton de l'esprit johannique omni-
potent.

Poussin de l'aigle intellectuel.

Pourtant mettez du sel sur la queue de l'oiseau johannique

Mettez du sel sur la queue

De l'aigle de Jean.

Chassez-le hors de l'empyrée de l'idéal prévoyant tout et pré-
ordonnant.

Perchez-le sur ce rocher à oiseau de Patmos

Et laissez-le muer là, parmi les pierres de l'eau amère.

Car l'aigle tout-puissant de l'Esprit pré-ordonnant

A l'air plutôt miteux et insulaire ces temps-ci :

Muant et plutôt dénudé du croupion, et le bec pendant,

Plutôt sale, sur Patmos blanchi de fiente.

De cela nous pouvons supposer

Que le vieil oiseau est fatigué et voudrait presque

Qu'un nouveau poussin puisse fendiller la grande coquille
de l'œuf du monde.

Le pauvre vieil aigle doré de l'esprit emplumé de mots

Muant et hébété et désœuvré, désirant à la fin

Un feu qui le brûle tout entier, plumes et le reste
Pour qu'une nouvelle conception du commencement et de la fin
Puisse naître de ses cendres.

Ah! Phœnix, Phœnix.

Aigle de Jean!

De nous vous êtes seulement connu, comme emblème d'une
compagnie d'assurances.

Phœnix, Phœnix,

Le nid est en flammes,

Les plumes grésillent,

La cendre floconneuse, flotte comme un duvet sur un bleu et
pâle oisillon.

San Gervasio.

SILENCE

Viens, saint Silence, viens
grand époux de toute création.

Viens, saint Silence! arrive, arrive
de la présence de Dieu et enveloppe-nous.

Fais que la mer ne se soulève plus bruyamment,
Tiens tranquilles les étoiles, de crainte que nous n'entendions
les cieux résonner faiblement de leur choc!
enveloppe tous les bruits.

Voilà le rire de Dieu!

Voilà le rire du créateur!

Voilà le dernier des sept grands rires de Dieu!

Voilà le dernier des sept grands rires de la création!

Énormes, énormes roulent les grondements du rire tonnant
énormes, plus énormes, plus énormes et grondant plus fort
encore

jusqu'à ce qu'ils montent et emplissent et que tout soit rempli
du dernier et plus grand rire de Dieu

jusqu'à ce que tout soit insonore et insensible, un corps formi-
dable de Silence
enveloppant même le faite des vagues de la pensée
enveloppant même, moi qui n'entends plus,
qui suis scellé dans une coquille de Silence,
de silence, ravissant silence
d'infini et vivant silence
de saint silence
le silence du dernier des sept grands rires de Dieu.
Ah! le saint silence — il est ce qui convient!
Il est parfaitement approprié! à côté c'est néant!
Car maintenant nous passons le portail, tranquillement,
dans le silence sacré des portails
dans le silence de traverser les portes,
dans le grand calme d'aller de ceci à cela,
dans le sursis de la plénitude, dans l'instant de la division au
sein
du tout!

Levez vos têtes O! Portails!
car le silence du dernier grand rire tonnant
nous tamise purement, et nous pouvons glisser au travers.

The complete poems of D.H. Lawrence, William Heinemann, London 1967.
Figures (unrhyming poems), *Saint Jean (unrhyming poems)*, *Silence (Last poems)*.